

Les colorants naturels d'Azerbaïdjan : un cadeau de la nature à l'homme

Dyeing of carpet yarns.





Le sumac, en Azerbaïdjan, a toujours fourni la couleur pourpre.

L'Azerbaïdjan est un pays d'une riche et ancienne culture. Depuis des temps immémoriaux il peut s'enorgueillir de la variété de ses arts nationaux. L'historien et géographe de l'Antiquité grecque Strabon écrivait déjà qu'habitent dans l'Albanie caucasienne 26 tribus, ce qui est confirmé par les différents types de sépultures révélés par les fouilles archéologiques. On a retrouvé dans les tombes des fragments de laine, de lin et de coton, d'où il ressort que la technique du tissage était connue de pratiquement toutes les tribus albanaises.

Avec le développement de l'agriculture et de l'élevage, les Albanais, tout en améliorant la fabrication de tissus de laine, commencèrent à utiliser les fibres végétales. Les étoffes étaient teintées et décorées à l'aide de colorants naturels, obtenus à partir d'inflorescences, de tiges, d'écorces et de feuilles de plantes (1). Pour les Anciens, les habits de couleur, n'étaient pas seulement un moyen de se couvrir, mais aussi une protection symbolique contre les menaces extérieures. Il fut un temps où les amulettes elles-mêmes étaient considérées comme un vêtement, car elles barraient la route aux agressions du monde environnant contre le corps vulnérable de l'homme et abritaient celui-ci des forces mauvaises (2, p. 14).

D'après les archéologues, la teinture est connue des hommes depuis au moins 30 000 ans. Nos ancêtres ne manquaient pas d'imagination pour trouver les moyens d'élargir la gamme des couleurs des fils et tissus bien au-delà de ce que nous propose l'arc-en-ciel. **L'art de la teinture était connu en Azerbaïdjan dès l'aube de la civilisation.**

Les fouilles pratiquées à Kul-tepe, au Nakhtchivan ont mis au jour des mortiers des IV-III^{es} siècles avant notre ère, sur lesquels ont été relevées des traces de couleur rouge. Hérodote évoqua ainsi, dans son *Histoire*, la fabrication de colorants végétaux par les peuples du Caucase : « On trouve là-bas dans les forêts des arbres couverts de feuilles que l'on peut broyer, mélanger avec l'eau, et qui permettent de tracer des figures sur les vêtements : ces dessins résistent au lavage et ne vieillissent pas aussi vite que les tissus (la laine, en particulier), comme s'ils y avaient été intégrés dans le processus même du tissage. » Le chroniqueur du VIII^e siècle Movses Kagankatvatsi note dans son *Histoire du pays alouanien* que, dans le nord de l'Azerbaïdjan, étaient fabriqués des tissus de soie de différentes couleurs et nuances (3, p. 87).

D'après le manuscrit *Khurshud Banu Natavan*, daté du X^e siècle, les villes d'Azerbaïdjan, et en particulier, Mugan, sont réputées, les unes (Nakhtchivan, Khoy et Salmas) pour leurs tapis, leurs ceintures et autres tissages, d'autres (Ardebil et Chirvan) pour leurs étoffes de soie et de laine (4, p. 39).

Dès la période albanienne, les artisans maîtrisaient bien la technique de la teinture et, comme l'affirment les scientifiques, ils ne se contentaient pas de tisser des étoffes fines et fragiles, ils savaient aussi les colorer et les décorer de dessins. La broderie était l'un des principaux et des plus anciens arts de l'Azerbaïdjan. Au XIX^e siècle, elle se répandit dans la quasi-totalité des villes et régions du pays. C'était un art appliqué où excellaient particulièrement les Azerbaïdjanaises. La poétesse du début du XIX^e siècle Khurshud Banu Natavan passait ses loisirs à broder. Nous pouvons admirer jusqu'à présent une de ses œuvres : un étui à narguilé brodé de perles, d'une beauté et de couleurs surprenantes.

Le henné est jusqu'à maintenant un produit cosmétique irremplaçable.



Les « fils » du safran donnent une couleur stable.



Teinture d'un tissu. Dessin tiré d'une vieille gravure japonaise.



Le grand poète azerbaïdjanais du XII^e siècle Nizami Gandjevi écrivait : « Daxmada gecenin horuklerinden, yeddi reng parchalar toxuyuram men » (« Je tisse dans ma maison des étoffes multicolores avec les fils de la nuit »).

Lors des fouilles pratiquées par l'Institut d'Archéologie et d'Ethnographie en 2010 **dans le district d'Akhsu, ont été mis au jour d'énormes vases de céramique portant des débris de colorants naturels desséchés.** Ces trouvailles furent datées de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles.

Jusqu'au début du XIX^e siècle les teinturiers utilisaient exclusivement des colorants naturels, que l'on nommait « les couleurs données en cadeau par la nature ». Ces colorants étaient tirés de plantes, de minéraux et, dans le monde animal, d'insectes. Pendant de nombreux siècles, les artisans azerbaïdjanais ont eu recours aux colorants naturels : la cochenille, le curcuma, le safran, la noix, la cornouille (en infusion), la grenade et autres substances. Loin d'attaquer les fibres de laine, les colorants naturels en rehaussent l'éclat et en font ressortir les couleurs mieux que les composés synthétiques (5, p. 36). Dans la nature on peut trouver toutes les teintes, et l'homme qui vit en harmonie avec la nature jouit de ce jeu des couleurs. Pour en trouver la confirmation, il suffit d'entrer dans la première maison paysanne venue.

Il est très délicat et difficile d'obtenir les colorants naturels. Les plus petits détails ont leur importance,

Teinture de fils pour tapis

comme par exemple la maturité de la plante utilisée, le régime de température, les doses de colorant et la composition de l'eau, les concentrations de sels de calcium. En dépit de l'aspect rudimentaire de leurs techniques, les teinturiers – les **boyagtchi** – obtenaient des résultats surprenants : leurs couleurs étaient riches, denses, brillantes, durables, et possédaient d'innombrables nuances (6, p. 23).

Ce sont les colorants d'origine animale qui passent pour les plus anciens et les plus stables. Les plus répandus d'entre eux étaient la pourpre et la cochenille.

La pourpre, la première en ancienneté, provenait d'un mollusque gastéropode que l'on trouvait principalement à Cheka et à Chemakha et qui donnait différentes nuances de rouge et de violet. Les couleurs de la pourpre ont toujours été très appréciées pour leur parfaite tenue. L'excellent connaisseur des tapis azérbaidjanais qu'est L. Kerimov écrivait : « On sait de source sûre que firent un jour leur apparition sur le territoire de l'Azerbaïdjan des insectes rouges appelés *girmiz* et qui se nourrissaient de feuilles de chêne. Les tapissiers entreprirent d'en tirer des colorants pour teindre la laine, tandis que les tisserands teignaient ainsi d'autres tissus. » L'auteur note que durant des siècles, la couleur rouge fut tirée de ce ver ou bien d'une racine colorante, la garance. La couleur la plus rare et la plus chère de toute la palette naturelle – la pourpre – ne peut être « cuite » qu'un seul mois dans l'année, quand l'insecte, le ver du chêne, dégage une sécrétion particulière.

Curcuma.



Fleur du safran.

Séchage des fils teints.



D'après certains témoignages, le fameux orateur et homme politique romain Cicéron portait une toge trempée deux fois dans la pourpre, pour mieux faire reconnaître ses éminents mérites. Et la reine d'Égypte Cléopâtre, qui n'était pas célèbre que par sa beauté et ses richesses, mais aussi par ses extravagances, fit une fois teindre de pourpre les voiles de tous ses navires (7, p. 114). La pourpre servait également à colorer l'ivoire et le parchemin ainsi qu'à fabriquer de l'encre.

Seuls de rares habitants des régions littorales ont conservé le secret de l'utilisation des mollusques dans la teinturerie.

L'obtention des colorants d'origine animale est un processus très difficile, ce qui explique que l'on soit passé à l'emploi de substances colorantes végétales. De plus, la flore de l'Azerbaïdjan est riche en plantes aux propriétés colorantes (1).

Pour donner aux tissus des teintes rouges ou rougeâtres, on a eu recours depuis l'Antiquité aux racines de la **garance, au bois d'ébène et au pernambouc**. La garance utilisée est la variété dénommée garance des teinturiers, une herbe vivace proche parente du caféier et du quinquina et dont la racine possède des propriétés tinctoriales. Les teinturiers locaux lui donnent le nom de **boyag** (8, p. 66, 72-74).

Dès les XVIII-XIX^{es} siècles, la teinturerie en Azerbaïdjan est devenu un métier à part entière, qui avait ses propres secrets de fabrication pour assurer sa

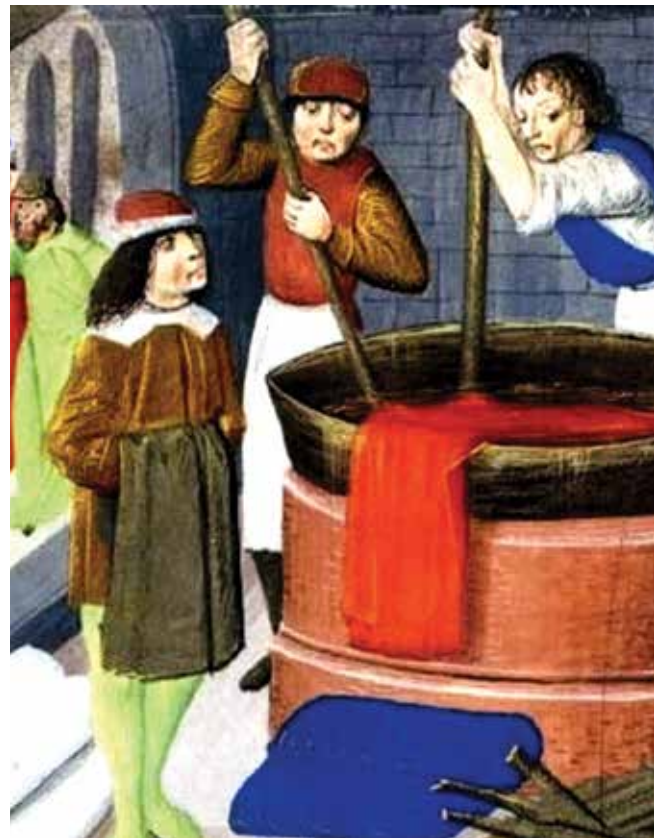
Teinture d'un tissu. Dessin tiré d'une vieille gravure européenne.

compétitivité. La confection des colorants était entièrement manuelle. Et la majorité des artisans, fidèles à la tradition familiale, avaient hérité leur métier de leur père. « Il n'est rien de plus beau que les ouvrages sortis de leurs mains », écrivait Saint-Maurice. D.M. Rossinski décrit ainsi la teinturerie de Cheka : « Dans un atelier privé travaillent le patron en personne, les membres de sa famille, deux salariés et un jeune apprenti » **On rencontrait des teintureriers, ou *boyagkhanas*, dans beaucoup de localités azerbaïdjanaises** dès le XVIII^e siècle. D'ordinaire, les teinturiers ouvraient leurs ateliers à proximité des lieux de fabrication des tapis, ce qui leur assurait de bons débouchés. Quand ils voulaient imiter la couleur du soleil, nos ancêtres pouvaient utiliser jusqu'à plus de vingt plantes. D'ailleurs, parmi les arbustes et herbes de la famille des légumineuses, il y a même une espèce qui a reçu le nom de plante des teinturiers (10, p. 18).

Les teintes jaunes et marron étaient obtenues à partir de l'écorce, des feuilles et des fruits de l'aune.

À Lankaran, on tirait la couleur jaune du safran, ainsi que du **gingembre jaune, du carthame, du sumac, de la rhubarbe, du curry, de la pelure d'oignon.**

On se servait de décoction de pelure d'oignon à Cheka pour teindre les foulards appelés *kalagayi* (6). Dans le gouvernorat de Chemakha on obtenait le



La garance de teinturier est un colorant naturel, demeuré en usage jusqu'à la fin du XIX^e siècle.



jaune à partir de feuilles jaunies du mûrier, de l'écorce de pommier sauvage et de la pelure d'oignon. Le noir s'extrayait des écorces de noix fraîches, de grenade, de noyer et de chêne (1, p. 32). Quant au quinquina, c'est un colorant orange connu depuis longtemps. Pour le vert, on se sert d'indigo mélangé avec différents types de colorants jaunes (11, p. 30). La sauge et les feuilles de vigne fournissent du jaune, du brun clair et du gris-vert. L'eucalyptus donne du rouge, tandis que le coing, l'amande, la ronce, la châtaigne, la grenade, la camomille, l'écorce de chêne, l'oignon, le safran produisent différentes nuances de jaune. La noix et le thym permettent d'obtenir du marron.

Un même colorant naturel peut donner des teintes différentes selon le fil et le tissu choisis, les caractéristiques de l'eau et des additifs chimiques employés, surtout ceux qui fixent la couleur. Il est passionnant de tenter des expériences avec les végétaux, en particulier quand on connaît leurs petites « malices ». Par exemple, en mélangeant l'écorce de grenade pilée avec du lait de buffle et un filet de jus de citron, on obtient un vert profond. Un tout petit peu plus de citron, et le résultat sera du marron. Et en inversant la proportion de la grenade et du lait, on aura de l'orange.

En teinturerie, évidemment, on utilisait de la laine de teintes naturelles, le plus souvent grises, marron, beiges, dorées, jaunâtres. La laine blanche s'obtient en la traitant avec la pierre dite *garga duzu*, extraite dans l'Apchéron (9, p. 96).

Lorsqu'on dit « colorants », on pense tout de suite aux tissus, tapis et fils à broder. Et on oublie ce si bel objet qu'est le corps féminin, et qui lui aussi requiert des colorants naturels. Car la beauté exige des sacrifices, toutes les femmes vous le diront. De l'Antiquité jusqu'à nos jours, les jeunes femmes ont toujours recherché la perfection.

Les Azerbaïdjanaises de toutes les régions du pays utilisaient aux XIX-XX^{es} siècles comme produits de beauté ce que leur offrait la nature. Elles se teignaient les cheveux, qui leur tombaient sur les talons, avec des couleurs végétales, telles que le **henné, l'antimoine, ou le thym.**

Les lotions pour la peau étaient fabriquées avec du lait additionné d'huile d'olive ou de sésame infusé sur des **feuilles de rose**. Le rouge pour les joues et les lèvres provient uniquement de la garance et de l'antimoine coupé d'eau de rose ou *gulab*.

J'ai eu l'occasion d'assister à un mariage dans le district de Balakan. C'est un pays où tout est grand, généreux. L'herbe est à hauteur d'homme. Les peupliers jouent aux gratte-ciel. Les noyers qui poussent le long des routes masquent le soleil. Entre Balakan et Ismail, Zagatala, Gah, Chaki, Oguz, Gabala, la route passe souvent sous une véritable voûte de verdure. Les élégantes locales se teignent les ongles et les cheveux non avec du henné, mais avec la couche soyeuse qui recouvre l'écorce des noix. La même méthode est utilisée pour teindre les tapis. Des légendes vantent la beauté et le courage des jeunes femmes de la région.





Et encore un exemple : sur les alpages du Dachkesan pousse une herbe dont le nom populaire est *tchup*. Elle forme des buissons de faible taille. Au printemps, quand les éleveurs emmènent leurs troupeaux dans les pâturages de montagne, cette herbe déploie ses premières fleurs blanches, faisant la joie des filles et des femmes des bergers... Le matin, après la traite des vaches, elles vont avec les troupeaux vers des pâtures éloignées du campement. Et à leur retour, elles ont l'air de sortir d'un salon de beauté, rayonnantes, des mouches dessinées sur les joues pour faire ressortir leur teint. Pour s'appliquer une mouche, il suffit de cueillir une fleur et d'en presser le cœur. Il en sort aussitôt une goutte d'un liquide bleuâtre, juste suffisante pour se dessiner un grain de beauté. Le liquide sèche instantanément et prend une couleur d'un noir velouté.

Depuis fort longtemps les femmes d'Azerbaïdjan avaient la coutume de s'orner le visage de faux grains de beauté et de pratiquer de minuscules incisions autour des yeux.

Comme le chante Rachid Behbudov dans une de ses chansons :

« Un grain de beauté sur la joue,
Les sourcils bien arqués »...

Ajoutons que l'excellente qualité des tissus et la

bonne tenue des colorants expliquent les caractéristiques esthétiques qui ont fait la réputation mondiale des tapis azerbaïdjanais. ✨

BIBLIOGRAPHIE

1. Петров В.А. Растительные красители Азербайджана. Баку, 1940.
2. Шафеева А. Тени прошлого. Защита от злых сил. М., 2010.
3. Саплин А.И. Путешествие в историю. Л., 1973.
4. Керимов Лятиф. Азербайджанский ковер. т. II. Баку, 1983.
5. Исаев М.Д. Ковровое производство Закавказского края. Тифлис, 1932.
6. Çıraqzadə V.A. Qədim irək diyarı. Bakı, 1988.
7. Нужды кустарной промышленности Закавказья. КСХ, 1896.
8. Tariverdiyev S. Vəsləsən irək olarş Bakı, 2004.
9. Россинский Д.М. Шелководство и шелковая промышленность в Нухинском уезде в 1894 г. Тифлис, 1896.
10. Кандинский В. Волшебных красок мир. М., 2006.
11. Мошкова М.А. Народные мастера, традиции, школы. М., 1983.